Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 8 (1958)
Heft: 4

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

FÉLICIEN CHALLAYE : *Les philosophes de l'Inde.* Paris, Presses Universitaires de France, 1956, 330 p.

Bien que l'auteur de ce livre ne se reconnaisse pas sanscritiste de profession (p. 4), il a certainement saisi l'esprit et le message de la philosophie indienne et sait bien les transmettre au lecteur. Je signale notamment les chapitres sur les philosophes modernes auxquels est consacré plus d'un tiers de l'ouvrage : cette noble armée des Ramakrishna, Vivekananda, Rabindranath Tagore, Gandhi, Aurobindo. Ici, l'auteur a directement puisé aux sources, et ces chapitres me paraissent les plus réussis du livre ; il se sent particulièrement proche d'Aurobindo, dans l'Ashram duquel il a fait imprimer son ouvrage. On admire l'envergure de l'auteur, qui a su présenter chacun de ces hommes remarquables dans son individualité et dans sa signification pour l'Inde et pour l'Occident. Il est clair, cependant, qu'aucun d'entre eux — à l'exception peut-être d'Aurobindo — n'égale les géants du passé, les Shankara et Nagarjuna. Aujourd'hui, la pensée hindoue se trouve en pleine transformation, mais d'autres grands penseurs ne tarderont pas à faire leur apparition. — Les chapitres sur les philosophes anciens et « médiévaux » se prêtent plus facilement aux critiques. L'explication du concept de Samsara et de karma par le totémisme (p. 9, 27) ne paraît guère convaincante. Le chapitre sur les Upanishads aurait probablement gagné par une étude — suggérée par le titre du livre — des *philosophes* au lieu des doctrines (cf. W. Ruben, *Philosophen der Upanishaden*, 1947). Le passage sur le Vaisheshika oublie les « padârtha », notion caractéristique de ce système, et celui sur le Purva-Mimamsa est trop court pour en donner une idée précise. Le Shaiva-Siddhanta et un moraliste comme Tiruvalluvar (auteur du *Kural*) auraient certainement été dignes au moins d'une brève mention. La traduction « l'Aigle qui plane » (p. 194) pour « Paramahamsa » est aussi romantique qu'étrange, et la forme « Soûtrântika » au lieu de « Sautrântika » heurte même les yeux d'un sanscritisant amateur. — Ces critiques ne portent que sur des bagatelles. Pour l'ensemble, on ne peut que souligner la facilité de l'auteur, dont la vaste information est attestée par les références bibliques à la fin du livre, à présenter d'une façon claire et intéressante l'histoire de cette pensée si profonde. Néanmoins, on termine la lecture de ce livre sur une note mélancolique. « S'il est peu contestable que le principal apport de l'Occident soit la science expérimentale et la technique à base de science, on peut penser que le magnifique don de l'Orient, spécialement de l'Orient indien, sera sa spiritualité » (p. 303). Pauvre Occident, s'il n'a que la technique à apporter. Il possède pourtant davantage : le riche héritage d'une spiritualité chrétienne. Il possède le message du Christ. Et c'est ce message qu'il aura encore le privilège de mettre en valeur. « Je n'ai point honte de l'Evangile : c'est la puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit » (Rom. 1 : 17).

CARL A. KELLER.

HEINZ SCHLÖTERMANN : *Mystik in den Religionen der Völker.* München/Basel, Ernst Reinhardt Verlag, 1958, 126 p. Collection « Glauben und Wissen », 19.

Bien que M. Schlötermann se défende, dans la préface, de partir d'une définition particulière de la mystique dont il va nous présenter les divers aspects au gré des peuples et des religions, l'itinéraire que nous révèle la table des matières suggère un choix, d'ailleurs aussi légitime qu'inévitable, choix qui influencera les jugements de valeur que l'auteur est amené à porter sur les diverses aventures spirituelles rencontrées chemin faisant. — On part de l'Inde, et la mystique sera donc découverte expérimentale de ce qui est avant et derrière le tout, à la fois réalisé dans l'univers et dans le fond ultime de la personne. Passant de l'hindouisme au taoisme chinois, on distingue le rien-être (pas le non-être) comme la source et la matrice cosmique qu'il s'agit de rejoindre. Un chapitre sur le bouddhisme ouvre les perspectives grandioses et vertigineuses d'un cheminement dans cette direction. — C'est là, semble-t-il, un sommet de la mystique. Le Japon, malgré des efforts remarquables, ne parviendra pas si haut. La Grèce classique voile de silence la pointe de son avancée mystique, puis c'est le gnosticisme hybride et biscornu. — De là, par une transition que le théologien aura quelque peine à trouver aussi naturelle que le fait l'auteur, on passe au mysticisme chrétien, présenté comme une gageure, un effort toujours contrarié par l'Evangile lui-même, dont l'auteur reconnaît qu'il est orienté vers autre chose que « la » mystique. Le soufisme musulman, lui aussi, ne parvient à s'accomplir que dans une indifférence quasi totale au dogme de l'Islam. — Et un dernier chapitre, intitulé *Mystique allemande*, nous montre que, dans l'Occident chrétien également, de Maître Eckhart à Rilke, c'est au prix de l'abandon de la transcendance personnelle de Dieu qu'une mystique authentique a pu se développer et parfois même fleurir.

PIERRE GANDER.

ANDRÉ ECKARDT : *Laotse. Unvergängliche Weisheit.* München/Basel, Ernst Reinhardt Verlag, 1957, 46 p. Collection « Glauben und Wissen », 18.

Auteur d'une remarquable traduction du Tao-Te-King, M. Eckardt nous donne dans le présent petit livre un aperçu de ce qui est à ses yeux durablement valable dans l'enseignement de Laotsé. La vie de l'antique maître de la Chine est pour nous voilée de mystère, à tel point que certains tiennent Laotsé pour un personnage mythique et le Tao-Te-King pour une compilation anonyme de sentences tirées de la sagesse populaire. — Tel n'est pas l'avis de notre auteur. L'œuvre lui semble trop profondément une et trop solidement pensée pour ne pas refléter un esprit des plus personnels. La pensée de Laotsé exprime sans doute plus qu'une expérience individuelle. Le sage est à la fois le mentor et le porte-parole de tout un peuple. Peut-être même des influences étrangères, celle du monothéisme juif par exemple, se sont-elles exercées sur le contemporain de Confucius. — En Laotsé M. Eckardt nous fait découvrir un parent spirituel de certains mystiques chrétiens et peut-être un précurseur de l'existentialisme moderne. Par son refus de la violence, son sens de la mesure et son appel à une généreuse humilité, le message de Laotsé parle à notre époque un langage aussi décisif qu'il dut l'être dans la Chine déchirée d'il y a vingt-cinq siècles.

PIERRE GANDER.

HANS WALTER WOLFF : *Hosea* 1-3. *Biblischer Kommentar*, Neukirchen, Erziehungsverein, 1957, 80 p.

Suivant la méthode adoptée par tous les collaborateurs de la magnifique entreprise qu'est le *Biblischer Kommentar*, l'auteur construit l'exégèse de chacune des six unités en lesquelles il répartit les trois premiers chapitres du livre d'Osée (1 : 1, 2-9 ; 2 : 1-3, 4-17, 18-25 ; 3 : 1-5) d'après le même schéma : « Literatur » (liste des travaux spéciaux concernant le passage en question), « Text » (traduction avec des notes critiques), « Form » (étape particulièrement importante qui forme la base de l'exégèse détaillée), « Ort » (exégèse historique, discussion du temps et de l'endroit en lesquels le passage doit être situé), « Wort » (exégèse détaillée contenant des analyses des termes hébreux et des idées ; l'indication « Wort » manque à la page 29) ; « Ziel » (le message du texte, sa signification pour nous). L'étude des formes et des traditions — admirablement maniée par tous les collaborateurs du *Biblischer Kommentar* qu'on a eu le plaisir de lire jusqu'ici — s'avère particulièrement féconde dans un passage comme 2 : 4-17, qui en reçoit des élucidations frappantes. Signalons, par exemple, les rapports établis par l'auteur entre Osée et les « cercles deutéronomiques » même au VIII^e^ siècle ; peut-être ces rapports auraient-ils encore davantage de valeur par une mention directe de l'amphiktyonie et de son idéologie. — S'inspirant des « Proverbiastudien » de G. Boström (1935), Wolff propose une nouvelle solution du problème du mariage d'Osée. « Femme de fornication » désignerait, selon lui, une jeune femme qui s'est prostituée en un lieu sacré, soit avant, soit au début de sa vie maritale, pour s'assurer la fécondité. Cette habitude serait attestée dans l'Ancien Testament et dans les textes voisins. Gomer était donc une femme « moderne » qui suivait son temps et s'était prostituée comme presque toutes les autres. Plus tard, elle aurait commis adultère et serait devenue la propriété légale d'un autre homme (comment ?), pour être rachetée par Osée (chap. 3). Il reste à voir si cette théorie sera largement acceptée ; malheureusement l'auteur ne discute pas l'ouvrage de H. S. Nyberg, *Hoseaboken* (1941), qui aurait pourtant quelque chose à dire sur ce sujet (comme d'ailleurs sur le passage 2 : 1-3). La reconstruction de l'arrière-plan du chap. 3 n'est pas très convaincante, et il semble préférable de penser qu'il s'agit, dans les chap. 1 et 3, de deux femmes différentes. — Ce qui rend le *Biblischer Kommentar* particulièrement précieux, c'est que ses auteurs n'oublient jamais le but de l'A.T. : Jésus Christ, le N.T. De pareilles références ne font pas défaut dans ce fascicule (cf. p. 22, 24, 26, 35 s., 55, 68 s., 80) ; l'auteur précise cependant — pourquoi ? — que ces considérations ne s'imposent que « pour ainsi dire, en passant » (p. 24).

CARL A. KELLER.

B. C. BUTLER : *The Originality of St. Matthew*. A Critique of The Two-Document Hypothesis. Cambridge, University Press, 1951, 171 p.

Pour expliquer l'ensemble complexe de ressemblances et de différences que l'on relève entre les trois premiers évangiles (Matthieu, Marc et Luc), les critiques font appel aujourd'hui à deux hypothèses principales. Les uns, de beaucoup les plus nombreux, placent à l'origine des trois évangiles synoptiques deux sources écrites en grec : notre évangile de Marc et une collection

de paroles de Jésus, les *Logia*. Les autres, avec la tradition aujourd'hui officialisée de l'Eglise romaine, accordent la priorité à l'évangile de Matthieu, mais à une forme primitive araméenne du premier évangile, assez différente de l'évangile que nous lisons aujourd'hui. Cette seconde hypothèse a été récemment popularisée par la Bible de Jérusalem ; elle reçoit d'ailleurs plusieurs formes ; M. Vaganay, par exemple, fait appel à une seconde source écrite à côté de la catéchèse araméenne de Matthieu. Bousculant avec une belle audace ces constructions patiemment édifiées, dom B. C. Butler fait retour à la thèse qui, après saint Augustin, avait régné jusqu'aux temps modernes. A l'origine du processus évangélique, il place l'évangile de Matthieu dans la forme grecque que nous lui connaissons aujourd'hui. Marc s'en serait servi, en l'abrégeant considérablement ; Luc également, en même temps que de Marc. La seconde source écrite ne serait qu'une malheureuse vue de l'esprit. — Menée avec brio et une compétence scientifique incontestable, la thèse de l'auteur se heurtera, croyons-nous, à des objections invincibles. Peut-on vraiment voir en Marc un résumé de notre Matthieu grec ? Est-ce possible que Luc, ayant connu Matthieu s'en soit si profondément écarté ? Et si Matthieu est très rigoureusement construit, au point de vue littéraire, ce que chacun reconnaît maintenant, n'est-ce pas là, plutôt, un indice de sa dépendance à l'égard de Marc ? De plus, comment expliquer, dans cette hypothèse, les remarquables doublets de Matthieu ? On ne peut tout simplement dire, comme l'auteur, que ce sont des répétitions sémitiques. Ces objections, pour acquérir quelque poids, devraient être appuyées par de minutieuses analyses des faits littéraires, ce que nous ne pouvons entreprendre ici. Fragile parce que trop massive, l'étude de dom Butler est une contribution importante à la discussion du « problème synoptique ».

PIERRE BONNARD.

JOSEPH BONSIRVEN S.J. : *Epîtres de Saint Jean.* Introduction, traduction et commentaire. Nouvelle édition entièrement revue. Paris, Beauchesne, 1954, 284 p. Verbum Salutis, IX.

Les catholiques de langue française disposent de trois grandes collections de commentaires bibliques : les *Etudes bibliques* (Ed. Gabalda, Paris), fondées par le P. Lagrange, commentaire savant de réputation internationale publié par l'Ecole biblique de Jérusalem, *La Sainte Bible* (Ed. Letouzey et Ané, Paris), commentaire exégétique et théologique destiné principalement aux prêtres, et la collection *Verbum Salutis*, dont l'idéal est « d'unir à une science solide, mais sans étalage d'érudition, l'attrait d'une présentation accessible au plus grand nombre ». Ces derniers mots caractérisent parfaitement l'ouvrage du P. Bonsirven professeur à l'Institut biblique pontifical, dont les thèses sont traditionnelles mais non dénuées de solide information : les trois épîtres sont de l'apôtre Jean, fils de Zébédée, l'auteur du quatrième évangile, « mystique doublé d'un apôtre » (p. 24) ; la première épître fut adressée aux Eglises d'Asie « après son exil de Patmos » (p. 17), la seconde à une Eglise particulière appelée « Dame élue » et la troisième à un personnage énigmatique du nom de Caïus, le tout, à la fin du premier siècle. La manière de caractériser la gnose (p. 9 ss.), que la première épître combat, pourrait être aujourd'hui développée grâce aux découvertes du Désert de Juda. Nous ne craignons, dans une œuvre de ce genre, ni les commentaires polémiques (contre l'interprétation de Luther et de Calvin, p. 132 ss.), ni les nombreuses citations d'œuvres théologiques et spirituelles (p. 145 saint Jean de la Croix, p. 182 saint Thomas). Néanmoins,

l'impression générale qui se dégage de ce commentaire plein de saveur religieuse est que le texte biblique est appelé trop fréquemment à autoriser la pensée traditionnelle de l'Eglise. Nous avons particulièrement goûté l'explication du passage sur le discernement des esprits (I Jean 4 : 1-6), mais comment l'auteur peut-il lire dans le texte que « cet office est réservé dans l'Eglise au Magistère authentique ou à ceux qu'il députe à cet effet » ? Selon l'Epître, le discernement appartient à l'Eglise, sur la base de l'autorité normative du dépôt apostolique (contenu aujourd'hui dans la Bible). PIERRE BONNARD.

JOSEPH HUBY, S.J. : *L'Evangile et les Evangiles*. Nouvelle édition revue et augmentée par Xavier Léon-Dufour, S.J., Paris, Beauchesne, 1954, 304 p. Verbum Salutis, XI.

Cet ouvrage s'ouvre sur cette phrase : « L'Eglise est l'épouse du Christ ; les évangiles sont ses joyaux... l'Epouse est plus précieuse que sa parure » (p. 1). On ne saurait mieux illustrer la conception catholique romaine traditionnelle des rapports entre l'Eglise et l'Ecriture. Cette conception pèse lourdement sur tout l'exposé. Mais, surtout depuis qu'elle fut remaniée par le P. Léon Dufour, cette introduction à la première partie du Nouveau Testament, destinée au grand public cultivé, est, en français, un des meilleurs exposés de vulgarisation qu'on puisse lire. Les chapitres 2 à 5, consacrés spécialement aux quatre évangiles, s'ils ne contiennent rien de nouveau, demeurent constamment clairs et au courant de l'état des questions discutées. Le premier chapitre, intitulé « L'Evangile avant les évangiles », nous paraît être une réussite. Suivant la méthode si féconde mise en valeur par C. H. Dodd, les auteurs ont essayé de retracer le processus de la formation des évangiles (et de l'Evangile) en partant des formules prépauliniennes coulées dans les épîtres et les Actes des apôtres pour aboutir aux récits que nous avons aujourd'hui sous les yeux. A juste titre, ils relèvent que le milieu chrétien primitif, créateur, dans une large mesure, de nos évangiles, ne peut être assimilé à n'importe quel groupe populaire livré à la verve légendaire. Si les évangiles ne sont pas des livres d'histoire au sens moderne de cette expression mais des « livrets catéchétiques » (p. 72, heureuse expression), si l'Eglise des premiers jours fut la « terre nourricière » (p. 64) des péricopes évangéliques, dans lesquelles apparaissent « les préoccupations quotidiennes des chrétiens » (p. 64), si les souvenirs sur Jésus « ne s'organisent que dans la lumière de Pâques » (p. 41), ils furent confiés « non pas à une collectivité anonyme, mais à une communauté bien structurée » (p. 45) dominée par le souci de maintenir le contact avec le Christ historique grâce à des techniques orales que nous pouvons étudier dans le milieu juif du temps. PIERRE BONNARD.

GÜNTHER BORNKAMM : *Jesus von Nazareth*. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1956, 214 p. Urban-Bücher, 19.

Depuis le *Jesus* de R. Bultmann (1929), celui de Guignebert (1933) et la seconde édition de la *Vie de Jésus* de Maurice Goguel (1950), on pouvait penser que la critique avait définitivement renoncé à décrire la vie historique de Jésus. Elle considérait que les évangiles, rédigés dans les Eglises et pour les Eglises du premier siècle, sont dénués de valeur documentaire et ne nous rapportent que le témoignage de la foi des chrétiens des années 70 à 100.

Il paraissait bien des études sur Jésus, mais elles se bornaient soit à un énoncé des questions qui se posent à ce sujet, soit à une description de la pensée des évangiles « sur » Jésus. Aujourd'hui, quelques historiens adoptent une position plus nuancée ; ainsi Günther Bornkamm, professeur à l'Université de Heidelberg, après V. Taylor en Angleterre et N. A. Dahl à Oslo. Tout comme ses maîtres, R. Bultmann et M. Dibelius, Bornkamm part de l'axiome que « nous ne possédons aucune parole de Jésus, aucun récit sur Jésus qui ne soient d'abord l'expression de la foi chrétienne primitive » (p. 12). Mais s'ensuit-il qu'ils soient par là même dénués d'intérêt documentaire sur Jésus de Nazareth ? Un récit catéchétique ou kerugmatique est-il forcément et totalement légendaire ? Le prétendre dogmatiquement serait se simplifier la tâche. Cette tâche consiste à « retrouver l'histoire dans le témoignage évangélique et à analyser ce témoignage dans les histoires qu'il nous raconte » (p. 18). — De fait, ce volume est un exemple de prudence et de bon sens critiques. Après la description du milieu palestinien (avec quelques lignes sévères contre la thèse florissante de l'origine essenienne de Jésus, p. 39 ss.), l'auteur caractérise d'abord l'activité de Jésus comme une « actualisation historique de la réalité de Dieu » (p. 56), actualisation qui eut pour résultat de ramener l'homme au présent de la décision immédiate, contre les rêveries apocalyptiques et spiritualistes d'un monde qui avait « perdu le présent » (p. 52). Puis sont analysées les idées de Royaume de Dieu, de loi divine et d'apostolat. On a là, admirablement groupés, les éléments essentiels d'une théologie des évangiles synoptiques ; en principe, l'auteur ne fait pas usage du quatrième évangile, auquel il ne dénie pas, cependant, toute valeur documentaire (p. 197). L'ouvrage se termine par l'analyse des récits de la Résurrection, laquelle échappe à toute appréciation critique, par une brève étude des origines de l'Eglise (l'auteur rejette l'historicité de Matthieu 16 : 18 ss.), par un chapitre très original sur le problème de la conscience messianique de Jésus : Jésus ne se serait pas tenu pour le Fils de l'homme de l'apocalyptique juive ; il ne se serait même pas appliqué ce terme en lui donnant un nouveau sens (p. 208) ; par contre, toute son activité le désignait à la foi de ses disciples comme le Sauveur promis des derniers temps (p. 157). — Les spécialistes apprécieront surtout les quarante dernières pages du volume où sont rassemblées des notes critiques et bibliographiques très informées, divers registres et trois exposés spéciaux sur la genèse de la tradition évangélique, l'interprétation du Sermon sur la montagne et les titres messianiques appliqués à Jésus dans les évangiles. — Cet ouvrage courageux et solide a déjà pris rang de manuel. PIERRE BONNARD.

KARL BARTH : *Petit commentaire de l'épître aux Romains.* Genève, Labor et Fides, 1957, 170 p. Traduction française de H. Parlier-Joseph.

Dans la préface, l'auteur précise que ce petit commentaire n'est en rien un résumé ou un résidu des « grands » de 1918 et 1921. Il s'agit d'une paraphrase rapide donnée en cours, durant l'hiver 1940-1941, à l'Université populaire de Bâle. On regrette que les éditeurs n'aient pas reproduit le texte de l'épître avant l'explication de chaque péricope, comme ils l'ont fait pour les autres ouvrages de cette collection. Il est vrai que la paraphrase se tient à la fois si près du texte et si loin de sa surface philologique ou historique, qu'on peut la lire sans se reporter constamment à la lettre de l'épître. — Celle-ci, jusqu'à

la fin du chapitre 8, est conçue comme une succession de quatre explications de 1 : 16-17, ce qui donne un commentaire d'une impressionnante unité de pensée. Bien entendu, ces explications du thème initial ne sont en rien des descriptions psychologiques, morales ou sociologiques des *conséquences* de la prédication évangélique dans la vie des hommes. Avec une magnifique obstination, Barth revient constamment à sa thèse fondamentale : « il y a équivalence parfaite entre le salut et le décret de Dieu ». L'apôtre n'écrit que « pour montrer que cette équivalence existe et qu'elle est valable » (p. 51). L'homme sanctifié, c'est l'homme justifié (p. 61) ; être *en Christ*, c'est « être un homme pour lequel cet événement (du Christ) s'est produit » (p. 86) et si, selon Rom. 8, rien ne peut séparer les hommes de l'amour de Dieu, c'est que cet amour « existe sans eux et contre eux et en conséquence pour eux et en eux » (p. 100). Voici donc un des écrits les plus « barthiens » que nous ayons lus de Karl Barth et, par là même, d'une haute actualité dans le protestantisme de langue française ; à recommander à tous nos ecclésiologues en herbe. Sur l'ensemble, une seule question : s'il est vrai que « l'Evangile n'existe jamais nulle part en soi et pour soi, mais toujours à des époques déterminées, dans des situations particulières » (p. 161), la paraphrase ne devrait-elle pas, de temps en temps, faire le sacrifice de la terminologie biblique pour essayer d'en traduire le contenu en un langage plus actuel ? Mais Karl Barth nous l'a dit récemment : « La question du langage n'est certainement pas aussi brûlante qu'on le répète souvent aujourd'hui » (*L'humanité de Dieu*, p. 43). Comme on aimerait qu'il ait raison ! PIERRE BONNARD.

GÜNTHER DEHN : *Le Fils de Dieu.* Commentaire de l'Evangile de Marc. Traduction française d'André Goy. Genève, Labor et Fides, 1957, 233 p.

Une première traduction française de ce fameux commentaire allemand avait paru aux éditions *Je Sers* (Paris), en 1936. Cette nouvelle traduction (partiellement nouvelle tout au moins) a été faite sur la sixième édition allemande (1953) « entièrement revue ». Bien que l'ouvrage ait été considérablement augmenté et transformé au long des rééditions allemandes, il eût été utile de rappeler l'édition de 1936 et de ne pas supprimer la préface de Pierre Maury, qui n'a rien perdu de son actualité. Il serait intéressant de relever les transformations que l'auteur a fait subir à son œuvre au cours des années ; ainsi dans l'interprétation du baptême de Jésus (p. 22 ss.), des paraboles (p. 64 ss.), des miracles (p. 76) ou de l'eschatologie évangélique (p. 179 ss.). Le nouveau commentaire, plus développé et nuancé, a perdu un peu de la virulence et de la liberté qui caractérisaient les premières éditions. On était alors en plein combat de l'Eglise confessante allemande, on redécouvrait l'eschatologie biblique en même temps que l'aspect social du Royaume comme irruption de Dieu dans le monde « contre » les Eglises établies et les orthodoxies figées. On se référait à Christophe Blumhardt et l'on établissait des rapprochements osés entre le *Banquet* de Platon et le repas de Jésus chez Levi et les prostituées (p. 35 de la nouvelle édition). On alliait surtout à une profonde fidélité au texte biblique une liberté de bon aloi sur les questions de critique historique. Tout cela est encore présent dans la nouvelle édition, avec plus de solidité et de nuances ; il faut la recommander à tous les habitués de l'Evangile.

PIERRE BONNARD.

LÉON LE GRAND : *Sermons*. Tome II. Texte latin, Traduction et notes de Dom René Dolle. Paris, Editions du Cerf 1957. 96 p. (p. 10 à 89, pagination double). Sources chrétiennes, 49.

Ce volume fait suite aux homélies pour Noël et l'Epiphanie, publiées en 1949 (avec une introduction de Dom Jean Leclercq). Le plan de l'ensemble a été modifié et comprendra quatre volumes. (Une nouvelle table de concordances avec l'édition Ballerini-Migne figure donc à la fin de ce tome II.) La traduction serre le texte de plus près, sans pourtant trop nuire à l'élégance. — Le tome II donne en regard du texte latin de Ballerini, la traduction annotée de dix-huit sermons : six sur les collectes et douze sur le Carême. — Nous avons d'abord une belle doctrine de la charité et des dons. Le texte central est la parabole de Mat. 25 : 31-46, qui est développée de plusieurs manières. Mais il y a toute une richesse de thèmes que nous ne pouvons que signaler (l'aumône profite d'abord à celui qui la fait... la gérance... inégalité des dons, mais pas de la bonté... aucune vertu n'est utile sans la charité active... solidarité de ceux qui sont de même nature, etc.). Ces sermons donnent aussi quelques indications d'ordre historique sur les collectes dans l'Eglise de la ville de Rome, que les notes mettent d'ailleurs trop peu en lumière. — Les douze sermons *sur* le Carême méritent bien leur nom : il s'agit de sermons prononcés au début des Quarante jours sur la signification de ce temps, et non d'homélies pour les dimanches du Carême. Avec la clarté de pensée et la netteté de formulation qui le caractérisent, Léon développe et reprend de nombreux thèmes. Je ne puis citer que les principaux : utilité du jeûne et de l'abstinence, nécessité d'y joindre le jeûne spirituel (des péchés et des vices) et le changement de vie, la lutte contre le péché et Satan, les tentations, les persécutions, le Carême est un temps où tout particulièrement le diable se déchaîne par jalousie, nécessité du secours de la grâce de Dieu, il faut pardonner, remettre, faire la paix avec tous (avec ses subordonnés aussi), il faut être généreux avec tous les malheureux, il faut se garder des hérésies doctrinales et morales, etc. — Le récit de la Tentation du Christ est souvent repris, de même que la cinquième demande du Notre Père, mais de nombreux autres textes bibliques sont tissés dans cette trame. — Quelques bonnes notes du traducteur signalent, à part les citations scripturaires, des parallèles, liturgiques en particulier, et expliquent certains mots-clés et certains points de doctrine. Nous avons là un petit volume, mais riche de substance spirituelle et pratique. JEAN SAUTER.

PHILOXÈNE DE MABBOUG : *Homélies*. Introduction, traduction et notes par Eugène Lemoine. Paris, Editions du Cerf, 1956, 564 p. Sources chrétiennes, 44.

Avec ce gros volume de treize conférences spirituelles, les Sources chrétiennes commencent une série orientale. Les anciennes chrétientés orientales (syriaques, coptes, arméniennes, etc.) sont riches de trésors dont trop peu sont accessibles en traduction française, sans parler de ce qui n'est pas édité. Preuve en soit la traduction de ces homélies d'un moine monophysite du patriarcat d'Antioche, qui fut évêque de Hiérapolis (Mabboug) de 485 à 519. Le texte syriaque a été publié par E. A. Wallis Budge en 1893-1894. — Elles contiennent une vraie somme spirituelle et morale fort utile au prédicateur comme au chrétien d'aujourd'hui. La vie du chrétien et du moine comme le chrétien par excellence,

est décrite en parlant de la foi, de la simplicité, de la crainte de Dieu, du renoncement au monde, de la gourmandise et de l'abstinence, de la fornication et de la chasteté. — Relevons quelques qualités de ces conférences. Elles sont profondément bibliques, dans leur lettre et dans leur esprit. Récits et versets bibliques sont expliqués, paraphrasés, allégorisés. Ils forment très souvent la trame de l'exposé. Elles regorgent d'une grande richesse d'images et de comparaisons les plus diverses (parfois développées jusqu'à l'extrême limite) ; elles développent fort bien le thème de la grâce du baptême qui est une mort au péché, du Saint-Esprit moteur de la vie nouvelle et le thème de l'ascèse, de la lutte contre la tentation et contre le péché ; elles sont pratiques, simples et vigoureuses, pleines de bon sens. — A notre point de vue, les défauts de ces conférences sont d'abord leur abondance et l'absence d'un plan clair. Mais cela est le propre de beaucoup d'Orientaux qui ne se sont pas soumis à la rhétorique gréco-latine ! Si la pensée virevolte, revient en arrière et se répète, elle n'en reste pas moins parfaitement claire. Philoxène connaît aussi parfois une certaine outrance ascétique, quelques allégorisations trop poussées mais devant la valeur spirituelle de l'ensemble et sa solidité, ce ne sont là que grains de beauté ! — La traduction est bonne ; claire. Elle a gardé le caractère un peu rude de l'original. Les notes relèvent presque essentiellement les références bibliques. — En fin de volume, nous trouvons quatre tables fort utiles : 1° citations et allusions scripturaires ; 2° noms de personnages ; 3° noms de peuples et de lieux ; 4° idées (12 p.), qui permettent de se retrouver dans cette abondante spiritualité. — Quant aux introductions, elles n'apportent pas toute l'aide qu'on pourrait en attendre : elles sont au nombre de sept. Une introduction générale (17 p.) nous donne l'exégèse du titre de l'ouvrage, qui indique son objet (l'esprit des règles monastiques), son genre (lectures spirituelles monastiques éditées pour un cercle plus vaste de lecteurs). Chaque groupe de deux homélies sur le même sujet est introduit par une notice de six à sept pages. — Ces introductions manquent malheureusement de netteté et de précision. Elles ne mettent pas vraiment en relief le caractère, la valeur et les thèmes de ces homélies et c'est dommage. — Il faut souhaiter que ce texte soit médité par le prédicateur, l'exégète, l'historien comme par le croyant et que cette série orientale s'enrichisse de nombreux volumes encore, puisqu'elle a si bien commencé.

JEAN SAUTER.

ALBERT-MARIE SCHMIDT : *Jean Calvin et la tradition calvinienne.* Paris, Editions du Seuil, 1957, 192 p. Collection « Maîtres spirituels », 12.

Voici un petit livre qu'on pourra recommander à quiconque désire connaître Calvin par le dedans, sans pour autant s'encombrer d'un lourd bagage théologique. Ce n'est pas une explication, ni une interprétation, c'est bien plutôt la présentation d'un grand homme aux lecteurs que nous sommes. Albert-Marie Schmidt procède à cette civilité avec assez de tact, assez de respect aussi, pour que la personne du réformateur reprenne vie devant nous : il est bien présent avec toute son époque, grâce à une iconographie choisie et savoureuse, grâce aussi à un texte sobre et poétique qui laisse la parole à Calvin lui-même au moment voulu. — La fin du livre est réservée à des textes propres à donner au lecteur un aperçu de la « tradition calvinienne ». Albert-Marie Schmidt en montre le ressort essentiel et la source profonde par la transcription

des chapitres VIII, IX et X du livre III de « l'Institution », choix excellent suivi de textes souvent méconnus, échelonnés sur les quatre siècles qui nous séparent de la Réforme et destinés à faire pressentir la variété de cette tradition. Mais pourquoi donc, de tous les prédicateurs et théologiens actuels, ne retenir que le germanique Karl Barth, et qui plus est, dans un texte trop escarpé pour le profane ? BERNARD REYMOND.

NEWMAN : *Ecrits autobiographiques.* Etablissement du texte et introduction par Henry Tristram, traductions par Isabelle Ginot, révision, notes et avant-propos par Louis Bouyer. Paris, Desclée De Brouwer, 1956, 445 p.

Après la traduction des *Sermons universitaires* (Cf. *Rev. théol. et phil.* 1956, p. 137), les mêmes éditeurs offrent au public de langue française les textes retrouvés après la mort du Cardinal, dans une édition bilingue, originale et complète. Le P. Tristram. de l'Oratoire de Birmingham, l'un des meilleurs spécialistes de Newman, avait collationné les manuscrits et les avait mis au net. Ce recueil contient deux autobiographies très succinctes et un mémoire autobiographique sur la période protestante de Newman, beaucoup plus développé et qui fut largement utilisé par sa biographe Anne Mozley, puis un texte savoureux sur la maladie que l'auteur de l'*Apologia* contracta en Sicile lors d'un voyage en 1833, et enfin le Journal catholique si instructif sur l'« évangélisme » de Newman. Les introductions et les notes fourmillent de renseignements des plus utiles pour permettre au lecteur français de comprendre non seulement la personnalité complexe de Newman, mais aussi les divers climats intellectuels et spirituels, dans lesquels il a vécu et pensé au cours de sa longue vie. Ces essais montrent comment et en quoi il fut, comme l'écrivait naguère Brémond, le plus autobiographique des hommes. Les éditeurs annoncent un second volume complétant les fragments du Journal. GABRIEL WIDMER.

KARL BARTH : *Evangelische Theologie im 19. Jahrhundert.* Zollikon-Zürich, Evangelischer Verlag, 1957, 24 p. Theologische Studien, 49.

D'un œil critique, mais d'une critique remarquablement compréhensive, Barth nous invite à jeter avec lui un coup d'œil rapide et synthétique sur le libéralisme du siècle passé. Après s'être incliné devant la capacité scientifique et intellectuelle de théologiens — exégètes et historiens — comme on n'en trouve que rarement aujourd'hui, Barth nous montre quelles ont été les causes probables de leurs faiblesses, mais aussi quels chemins ils ont ouvert à la pensée chrétienne, à commencer par le sens de l'histoire. Mais Barth reste Barth, et on referme cette brochure avec le sentiment que malgré toute la sympathie qu'il lui témoigne, l'époque de ce libéralisme est bénéfiquement révolue ; souhaitons que ses disciples ne se réclament pas trop hâtivement du jugement du maître pour se dispenser d'apprécier l'originalité d'une théologie qui n'a pas fini de nous étonner. La lecture d'une telle étude devrait au contraire nous inciter à entrer en contact personnel avec cette problématique libérale. C'est ce qu'a fait Barth, magistralement. BERNARD REYMOND.

FRITZ BURI : *Theologie der Existenz.* Bern und Stuttgart, Verlag Paul Haupt, 1954, 122 p.

L'ouvrage devrait s'appeler : « Existenz als Theologie ». Car « l'existence » a tous les pouvoirs, toutes les capacités : l'existence se saisit comme donnée d'ailleurs, voilà la connaissance du Dieu créateur ; l'existence se refuse d'abord pour mieux s'accepter, voilà le péché et le pardon ; l'existence se transcende elle-même, se saisit dans la relation avec autrui, et voilà l'Eglise. Cet existentialisme, dit Buri, est chrétien en ce qu'il se meut sur le terrain de la tradition chrétienne ; mais il est possible sur un autre terrain. — Dans l'interprétation du Nouveau Testament, l'auteur en reste à l'eschatologie conséquente ; toute affirmation dogmatique lui paraît une « objectivation sans valeur scientifique » ; le problème de la vérité est remplacé par celui du « rendement existentiel ». Par exemple, un Dieu qui aime et qui pardonne, un Christ qui donne sa vie, ce sont là des mythes. Il n'y a pas de vis-à-vis entre l'homme et Dieu ; l'homme est seul dans son existence. Buri croit avoir donné un contenu nouveau aux vieux mots bibliques ; en fait, ils sont vidés de leur témoignage.

FRANCIS BAUDRAZ.

HEINZ HORST SCHREY : *Die Generation der Entscheidung.* Staat und Kirche in Europa und im europäischen Russland 1918 bis 1953. München, Chr. Kaiser Verlag, 1955, 336 p.

Il est difficile, remarque l'auteur, d'écrire l'histoire du passé récent ; et cependant il est indispensable de la connaître pour nous situer dans le présent et orienter notre action. Pendant ces trente-cinq ans, les rapports de l'Eglise avec l'Etat ont été bouleversés en maints pays par l'arrivée au pouvoir d'idéologies antichrétiennes : communisme, national-socialisme, fascisme. Bien des Eglises ont passé de la protection officielle à la persécution. — Cette histoire passionnante et tragique est très bien écrite ; l'auteur n'en néglige aucun aspect. Spécialiste du marxisme, il connaît aussi fort bien la politique du Vatican. Si le conflit du catholicisme et du communisme est si violent, c'est qu'il s'agit du choc de deux totalitarismes (p. 315 s.) ; le catholicisme n'est pas le meilleur rempart contre le marxisme, car une politique cléricale suscite en réaction un laïcisme négatif. Les Eglises protestantes de l'Est se heurtent à la notion purement individualiste de la liberté religieuse dans le marxisme ; or, l'Eglise est un corps, qui doit sous peine de mort manifester publiquement une vie commune ; mais les autorités l'en empêchent. — Ce livre n'est pas une apologie, ni un ouvrage d'édification ; il est fait avec objectivité, et avec amour. Citons cette remarque, qui en témoigne : « Ce ne sont pas les Eglises dans lesquelles il ne s'est rien passé qui sont nécessairement les plus heureuses, mais plutôt celles qui ont appris à ne connaître plus rien d'autre que le Dieu vivant. »

FRANCIS BAUDRAZ.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN : *La vie pastorale.* Delachaux et Niestlé, 70 p. Extrait de « Verbum Caro », nº 40, p. 169-239.

Ces leçons données à l'Institut œcuménique de Bossey en 1956, ont connu d'emblée un vif succès. Avec sa sagacité habituelle et sa connaissance des problèmes théologiques et ecclésiastiques, le nouveau professeur de théologie pratique de Neuchâtel aborde les divers aspects du ministère pastoral dans

l'Eglise d'aujourd'hui. Référé théologiquement au triple ministère du Christ, le pastorat est indispensable à la communauté chrétienne, placée « entre les temps » : il fait écho au ministère historique du Seigneur, et il préfigure son accomplissement eschatologique. Il est d'institution divine. Le ministère pastoral est légitimé par la consécration ou ordination, qui est engendrement et offrande. Les nominations pastorales ne devraient pas être laissées à l'initiative individuelle et au choix des paroisses : l'autorité de l'Eglise devrait avoir son mot à dire dans une affaire qui concerne l'intérêt général de l'Eglise. Le pasteur dans sa paroisse, dans ses relations avec ses collaborateurs — collègues ou laïques —, dans sa vie personnelle, dans ses rapports avec le monde : autant de points que l'auteur traite avec science et bon sens, d'où l'humour n'est point absent. Aucun pasteur en charge ne devrait se priver de la lecture de ces pages, dont on ne possédait pas l'équivalent jusqu'ici.

RICHARD PAQUIER.

RENÉ CARPENTIER, S. J. : *Témoins de la Cité de Dieu.* Initiation à la vie religieuse. Bruges, Desclée De Brouwer, 1956, 203 p.

Ce livre est une refonte d'un ancien *Catéchisme des vœux*. Il se présente donc sous l'aspect d'un manuel d'allure un peu scolaire, avec divisions et subdivisions nombreuses. C'est toute la question de la vie religieuse régulière, de sa légitimité et de ses conditions, qui se trouve ainsi posée. Cette vie est dépeinte ici comme étant la vie ecclésiale intégrale : le religieux ne vit pas seulement dans l'Eglise, mais en Eglise, c'est-à-dire en communauté complète de vie avec les frères. A la base de son option, il y a l'opposition entre le monde et Dieu, entre l'éon présent et l'éon à venir ; l'homme chrétien qui s'engage dans la vie communautaire annonce la nouvelle création et la Jérusalem céleste, tout en se fondant sur le prototype historique de la communauté primitive de Jérusalem aux temps apostoliques. L'auteur précise qu'il n'y a pas pour autant deux Evangiles, ni deux Eglises, celle qui reste mêlée au monde et celle qui se sépare du monde. La perfection de l'état religieux n'est pas plus grande que celle impliquée dans la vie séculière ; elle est autre ; et dans le fond il n'y a qu'une seule famille chrétienne. Ces précisions ont toute leur importance théologique en ce temps où l'on voit renaître et prospérer des communautés religieuses dans l'Eglise réformée.

RICHARD PAQUIER.

JULIUS SCHIEDER : *Unsere Predigt. Grundsätzliches - Kritisches - Praktisches.* München, Chr. Kaiser Verlag, 1957, 120 p.

Il s'agit là d'une petite homilétique qui fait en quelque sorte le pendant luthérien à *Die rechte Predigt* du réformé A. Schädelin (Zwingli-Verlag, Zurich, 1953). Le cheminement est intéressant, les conseils sont sages, la perspective est très luthérienne, les plans de sermons fourmillent (peut-être un peu trop). Ce livre rendra certainement de nombreux services à ceux qui cherchent à prêcher d'une manière à la fois biblique et actuelle : pour une prédication biblique, il donne des règles d'exégèse homilétique précises et utiles ; pour une prédication actuelle, il crève avec bonhomie quelques vessies qu'on prend volontiers pour des lanternes. L'ouvrage est flanqué d'un double index qui me paraît superflu, étant donné son caractère non technique.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

ROGER-E. LACOMBE : *L'apologétique de Pascal.* Etude critique. Paris, Presses Universitaires de France, 1958, 318 p.

C'est là une étude critique ; et la critique porte tant sur le texte lui-même que sur les commentateurs. Les *Pensées* sont des ébauches à quoi l'on peut tout faire dire, et M. Lacombe le sait ; aussi son problème est-il double : premièrement, exclure, dans la littérature pascalienne, toutes les affirmations qui sont commandées par la position propre du critique, et, deuxièmement, isoler l'œuvre même de Pascal de ses contextes historiques, psychologiques ou sociologiques, de manière à en faire saillir l'architecture interne et intemporelle. C'est donc à un Pascal pur qu'en veut M. Lacombe, dépouillé des temps et des circonstances, objet éternel de réflexion. — A quoi s'ajoute l'incroyance de M. Lacombe et sa neutralité absolue vis-à-vis des diverses confessions chrétiennes ; il se situe donc en dehors de Pascal, à la place même du « libertin » auquel Pascal s'adresse. Mais c'est pour montrer qu'il est un type d'incroyance qui résiste aux arguments pascaliens, et que ceux-ci ne sont pas valables absolument ; tout se passe alors comme s'il y avait une irréductibilité foncière entre les incroyants que peut toucher l'apologétique, et ceux qu'elle laisse nécessairement intacts. — L'ouvrage vaut surtout comme « mise au point » ; c'est en quelque sorte un panorama intelligent et consciencieux des études pascaliennes, développé sans préjugé et doublé d'une lecture très probe du texte. J.-CLAUDE PIGUET.

ANTOINE GOLÉA : *Esthétique de la musique contemporaine.* Paris, Presses Universitaires de France, 1954, 203 p. Bibliothèque internationale de musicologie.

C'est davantage un panorama qu'une esthétique ; le peu qu'on en trouve, implicite, ne sort pas d'un évolutionnisme très contestable. Ces monographies, consacrées aux musiciens contemporains, reliées tant bien que mal par des transitions souvent malhabiles, valent par la finesse de quelques notations et une certaine sensibilité de l'auteur. C'est du bon journalisme (j'insiste ici sur l'adjectif). J.-CLAUDE PIGUET.

ARON GURWITSCH : *Théorie du champ de la conscience.* Traduction de M. Butor. Paris, Desclée De Brouwer, 1957, 347 pages. Collection « Textes et études anthropologiques ».

L'ouvrage se propose de lier étroitement les théories contemporaines de la *Gestaltpsychologie* à la phénoménologie husserlienne de la perception. L'auteur montre comment la *Gestalt* manie l'esquisse d'une méthode de réduction que seule pourtant la phénoménologie pousse à son point radical. La psychologie classique, en effet, repose sur le dualisme de la perception comme présence d'éléments sensibles donnés, et de la perception comme facteur supra-sensible d'organisation ; et elle admet la constance de l'objet relativement à la perception qu'on en prend. Or, la *Gestalt*, suspendant la croyance à l'objet, conteste ce dualisme : pour elle, « l'objet se présente dans la perception elle-même, sans qu'il y ait besoin de faire intervenir aucune activité spéciale pour organiser, assimiler ou interpréter » (p. 90). — Allant au-delà, la phénoménologie pratique

l'époché relativement à l'objet perçu comme existant ; c'est dire qu'elle sape à la base l'hypothèse de la constance de cet objet. Le problème est alors, après la réduction, de « rendre compte des objets de toute sorte, et de l'objectivité dans tous les sens possibles, en termes de subjectivité » (p. 137). — M. Gurwitsch distingue alors, à la suite de Husserl, le *noème*, qu'il rattache à « l'object » selon James ; et l'*objet* au sens de Husserl, structure noématique cohérente selon le principe gestaltiste de la « bonne continuation » (p. 177), proche du « topic » de James et de l'idée au sens kantien (p. 185). M. Gurwitsch souligne alors fort justement que cette théorie husserlienne de la perception, pour combattre le dualisme classique, redevient dualiste à sa manière ; le dualisme classique oppose, en effet, la chose et l'esprit, la perception devant assurer entre eux deux une soudure mystérieuse. Or, la phénoménologie n'en veut plus qu'à cette soudure, telle qu'elle apparaît comme phénomène ; aussitôt se réinstalle le dualisme, non plus entre l'esprit et son objet, mais au sein même du phénomène, entre l'objet qui est visé (structure noématique) et l'objet tel qu'il est visé (noème) (p. 152-153). Et ce dualisme paraît à M. Gurwitsch réintroduire subrepticement l'hypothèse de la constance dans les investigations phénoménologiques (p. 218-219), hypothèse dont il cherche à se passer. — L'auteur répond alors par une théorie personnelle qui distingue le *thème* (« topic », objet visé), le *champ thématique* (multiplicité des noèmes) et la *marge* (conscience marginale de James). — La phénoménologie de M. Gurwitsch reste une science éidétique ; elle met en relief des structures perceptives formelles indépendantes du contenu perçu (p. 18). Bien plus, cette science reste transcendantale ; car ces structures sont « conditions transcendantales suffisantes de l'existence des choses réelles » (p. 231). — C'est là un livre extrêmement documenté, particulièrement sur la psychologie et la phénoménologie américaines ; il est détaillé, fouillé, quoique toujours très clair. La traduction française est de style médiocre ; mais elle n'obscurcit pourtant jamais le sens. J.-CLAUDE PIGUET.

Actes du deuxième congrès international de philosophie des sciences. Zurich, 1954, 5 volumes.

Les actes de ce congrès, déroulé à Zurich sous la présidence de F. Gonseth, se répartissent sur cinq fascicules (I : Exposés généraux : séances plénières ; II : Physique et mathématiques ; III : Théorie de la connaissance et linguistique ; IV : Philosophie et science, histoire de la philosophie ; V : Sociologie). — Trois discours inaugurèrent le congrès : celui de M. J. L. Destouches, qui rappela quelques rencontres antérieures, celui de M. Gonseth, où il rappelle ses positions essentielles, et celui de M. Bernays. — De nombreuses communications, outre les exposés généraux, retiennent l'attention. Pierre Mesnard *(La rencontre de Platon avec Hippocrate et les prémisses de la méthode expérimentale)* discute l'interprétation que M. Bourgey nous propose de la collection hippocratique ; le travail du Père Lenoble *(L'origine et l'emploi des hypothèses)* devrait être confronté avec profit avec l'article de M. Koyré : *Pour une édition critique des œuvres de Newton* (*Revue d'histoire des sciences*, tome VIII, 1, p. 19 sq.) ; enfin la communication du Père Isaye *(Formalisme, intuitionnisme et métaphysique)* pose la question de savoir si les mathématiques fondées selon la méthode aristotélicienne renfermeront toutes les parties des mathématiques modernes. ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.